

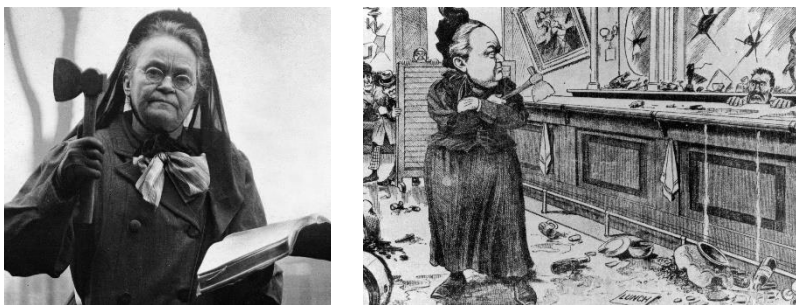
DU CÔTÉ DE CHEZ WILFRED
Série télévisée
Scénario d'André BLANCHARD

ÉPISODE 6

Notre tendance, c'est de créer un être
plus parfait que nous sommes.

Friedrich Nietzsche

1 - BAR CLANDESTIN - INT. - JOUR. (1910)¹



Retour au passé. Des bouteilles d'alcool posées sur des étagères de vitre explosent sous les coups répétés d'une hache. Sur ces images apparaît KIOWA - KANSAS - 1910. CARRY Nation³, une vieille femme, vêtue de noir, frappe tout ce qui contient de l'alcool derrière le bar. CARRY se précipite ensuite sur la caisse enregistreuse, la jette par terre. Elle coupe les tuyaux de caoutchouc qui permet de verser la bière dans des verres. La scène est suivie par une dizaine de journalistes et photographes qui ne manquent rien de l'action. C'est à ce moment que nous nous rendons compte que tout le bar est dévasté. Tout ce qui pouvait être mis en pièces l'a été. Elle se retourne vers l'assemblée.

CARRY

Je veux faire ce que Dieu me dit de faire. Et voilà ce que commande notre Seigneur pour sauver notre nation de l'ivresse et de l'alcoolisme. J'encourage toutes les femmes qui souffrent de la consommation d'alcool de leur mari de se joindre à mon combat et de détruire tous ces lieux de perdition. Il en va de la sauvegarde de notre nation et de ses valeurs chrétiennes.

2 - BAR CLANDESTIN - EXT. - JOUR. (1910)

Quatre policiers encerclent CARRY qui est menée à un fourgon cellulaire. Tout autour, une foule bruyante est rassemblée, surtout des femmes. Certaines tiennent une banderole où il est inscrit « *Women's Christian Temperance Union* ». Plusieurs de

¹ Les scènes 1 à 19 se déroulent en anglais.

² Tiré de <https://www.history.com/news/carry-nation-temperance-prohibition-alcohol>

³ En fait, dans la réalité, Carry Nation a surtout œuvré au début du siècle. Mais pour les besoins de cette histoire, nous déplaçons son action quelques années plus tard.

celles-ci portent une épingle à hachette. Des cris de « Libérez Carry » se font entendre. Alors que d'autres réclament son expulsion de l'État.



3 - COMMISSARIAT - EXT. - JOUR. (1920)

En surimpression apparaît NEW YORK 1920.

Une foule de partisans saluent bruyamment la sortie de CARRY, accompagnée de son avocat Wayne Wheeler et du gouverneur MATTHEWS, un homme important si on en juge par son complet hors de prix et sa dégainé dédaigneuse.

Ils s'approchent de la horde de journalistes qui les attendent sur le trottoir. Les questions fusent, mais le gouverneur lève les mains en l'air pour calmer la situation.

JOURNALISTE

Madame Nation a été arrêtée une trentaine de fois pour avoir saccagé des bars. Du Kansas jusqu'ici en passant par une dizaine d'États. Est-ce que, par vos actions, ...

Il est interrompu par le gouverneur.

MATTHEWS

Je voudrais tout d'abord remercier monsieur Wayne Wheeler qui, par des arguments fort convaincants, a pu faire valoir l'innocence pleine et entière de Madame Carry Nation. Cette femme qui porte bien son nom, d'un courage admirable, est bien connue pour sa croisade afin de sauver notre nation. Il n'y a pas de raisons morales qui tiennent pour justifier la prison.

JOURNALISTE

Monsieur le gouverneur, vous êtes donc d'accord pour que des militants en faveur de la prohibition détruisent des biens privés ?

MATTHEWS

Les bars clandestins et tous ces lieux de perdition sont l'institution la plus diabolique, corrompue et imbibée d'enfer qui ait jamais rampé dans le limon de l'éternelle fosse de la dépravation. C'est une plaie ouverte sur cette terre et nous comptons bien continuer le combat... et le gagner. (Une musique de jazz se fait entendre en crescendo.) Tous ceux qui sont dans la légalité n'ont rien à craindre. Tous ceux qui enfreignent la loi ne peuvent s'attendre à obtenir notre clémence.

D'autres questions fusent, mais cette fois la musique est trop présente pour qu'on entende la suite.

4 - NEW YORK CLUB - INT. - SOIR. (1920)



4



5

La piste de danse est pleine à craquer. Un orchestre de musiciens noirs joue une musique sur un rythme endiablé. En parcourant les danseurs, déchaînés, nous rencontrons GRACE, une femme au début de la vingtaine, et MARK que nous reconnaissons pour l'avoir vu dans l'épisode précédent. Eux aussi dansent avec frénésie.

⁴ <http://ftupics.pw/25-Photos-of-ProhibitionEra-RaidsNew-York-1921-Great.html>

⁵ <http://freshxmas.com/13-union-station-new-years-eve-picture-inspirations/10-best-places-to-party-on-new-years-eve-in-los-angeles/>

Un moment plus tard où la musique est plus douce. GRACE et MARK sont assis à une table et boivent un drink.

GRACE

T'as vu que ton patron a réussi à libérer la folle furieuse !

MARK

Si tu savais tout ce qu'on entend au bureau.

GRACE

(Très intéressée.) Mais je suis tout ouïe.

MARK

(Il fait un geste de dénégation.) Non... non... tu ne m'auras pas. T'es la femme la plus lue en ville avec tes potins et tes sautes d'humeur. Tu pourrais t'échapper et je serais tout de suite repéré et foutu à la porte. (Il évalue ce qu'il vient de dire.) Bien que...

GRACE

La réalité est tellement loin de ce que cette bande d'illuminés défend... T'as pas envie de foutre en l'air ce job et de faire autre chose ?

MARK

Je veux monter dans le gouvernement fédéral et être au service du gouverneur, c'est bon dans un CV. (Il change de sujet.) Oublions tout ça pour ce soir. Pour une fois que t'as ta soirée, allons danser.

Elle sourit et ils partent sur la piste de danse où ils s'enlacent pour suivre une musique langoureuse.

5 - NEW YORK CLUB - EXT. - NUIT. (1920)

Sortie joyeuse des fêtards. À l'évidence, le NEW YORK CLUB ferme. GRACE et MARK s'embrassent, appuyés sur la façade.

MARK

On va chez toi ou chez moi ?

GRACE

On va chez toi, mais avant, je vais passer au journal. J'ai eu une idée pour un article et je ne dois pas l'échapper.

MARK

Tu es vraiment incorrigible. Incapable de lâcher prise.

GRACE

(Elle lui donne un petit bécot.) À tout de suite.

Elle le quitte. Il la regarde s'éloigner, sourit parce qu'elle titube légèrement, s'allume une cigarette et part dans l'autre direction.

6 - RUE SOMBRE - EXT. NUIT. (1921)

GRACE vient de tourner dans une rue sombre. Elle est tellement saoule qu'elle risque de tomber à chaque pas, ce qui la fait bien rire. Elle arrive devant le NEW YORK MORNING PRESS. Elle s'approche de la porte principale, veut l'ouvrir, mais elle est fermée à clé, ce qui la déçoit. Elle enfonce la sonnerie, ce qui ne provoque aucune réaction à l'intérieur. Elle regarde par la vitre s'il n'y aurait pas quelqu'un de service. Mais non.

GRACE

Pffffrreu ! Quelle bande de fainéants !

Elle retourne sur le trottoir et a visiblement une idée. Elle fait le tour de la bâtisse. À l'arrière, une palissade qu'elle décide d'escalader. Malgré son ivresse, elle réussit à se rendre sur la palissade, mais au moment où elle passe de l'autre côté, un bruit de déchirure, dû à une partie de sa robe qui reste accrochée, nous informe d'un petit incident.

De l'autre côté de la palissade, GRACE regarde le morceau de sa robe toujours accroché sur la palissade, ce qui la fait pouffer de rire. Elle se retourne pour aller vers la porte

de service. Une partie de ses fesses est visible, mais elle ne semble pas s'en formaliser.

7 - SALLE DE PRESSE - INT. - NUIT. (1920)



Une salle de presse des années 20. GRACE s'approche d'une dactylo, insère une feuille de papier dans le dérouleur. Elle tente de se replacer les idées en se tapant légèrement les joues puis se concentre. Un léger sourire coquin. Elle se met à taper les premières lettres.

GRACE

Les plaisirs de l'ivresse lorsqu'on fait l'amour⁶.

Elle soulève les sourcils, elle-même impressionnée par son audace. Puis, nous la voyons à différents moments de la nuit, où elle tape son texte. À un moment, nous constatons qu'elle est passée au café et devient de moins en moins ivre.

GRACE⁷ (v.o.)

J'ai eu l'occasion, ces derniers temps, de faire une enquête sur la répression concernant la vente illégale d'alcool. Et croyez-moi, ça m'a bien amusée.

(...)

On s'imagine mal à quoi peuvent ressembler certains bars clandestins, mais il y en a qui sont de véritables lieux où le luxe du décor en ferait rêver

⁶ L'esprit et la lettre des extraits de l'article sont fortement inspirés par Lois Long, journaliste « people » de la presse new-yorkaise des années 20. <https://www.tenement.org/blog/lets-get-drunk-and-make-love-lois-long-and-the-speakeasy/>

⁷ Texte inspiré par Lois Long : <https://www.documentcloud.org/documents/2781453-Lois-Long-Lipstick-Columns.html>

plus d'une d'entre vous. Vous vous retrouvez plongées dans une société huppée, qui ne connaît pas les soucis de la vie quotidienne, du moins si on se fie aux vêtements que portent les clients et aux pourboires généreux qu'ils laissent tomber avec nonchalance dans les mains des serveurs.

(...)

Imaginez maintenant des policiers costauds défonçant à coup de pied la porte d'entrée du bar. Ça devient alors un vrai un film de cinéma. Quelques femmes s'évanouissent sur les tables, les serveurs balancent les bouteilles d'alcool par les fenêtres, quelques hommes se réfugient sous les tables pendant que d'autres invectivent les policiers. Un vrai cirque.

(...)

À la sortie du commissariat, un smoking suivant l'autre sort avec, sur le visage de ces messieurs, un air d'agacement évident.

Résultat des courses : rien. Car la police vient d'arrêter de grosses légumes de la ville.

(...)

Imaginez quelques instants, mesdames, entrer dans un de ces bars au décor majestueux pour assister à une revue de grande qualité où s'émoustillent de jeunes filles de 17 ans dansant le charleston. Puis, c'est à votre tour de faire valoir vos talents. Sur la piste de danse, une piste de danse tournante - à moins que ce soit l'alcool qui vous donne cet effet - sur un air de blues intense, vous rêvez à l'amour...

(...)

Je savais que le titre de mon article allait vous amener à le lire jusqu'à la fin. Donc... vous terminez votre magnifique soirée dans les bras de votre amant. Avez-vous déjà fait l'amour en étant ivre ? C'est... c'est... Enfin, je vous

laisse la surprise.

GRACE

BELLE DE NUIT⁸.

Elle retire la feuille de la dactylo et jette un regard satisfait sur son travail.

8 - APPARTEMENT DE MARK/SALON - EXT. - JOUR. (1920)

GRACE sort de la salle de bain où elle vient de prendre une douche. MARK est en train de lire l'article de GRACE. Il termine la dernière page du manuscrit.

MARK

C'est de la dynamite ce texte-là. Tu n'as pas peur des représailles ?

GRACE

Je suis fatigué de l'hypocrisie qui règne aux États-Unis et je ne suis pas la seule à l'être. Plusieurs de ces messieurs qui s'opposent avec force à l'abolition de la prohibition sont souvent acoquinés avec les bootleggers. Dire les choses vraies devrait reconforter plus d'une femme qui pense comme moi.

MARK

Ton rédacteur en chef va empêcher la publication.

GRACE

Je vais aller lui porter juste au moment où il est le plus occupé. Comme je suis une star, il ne prendra pas le temps de le lire. Je m'occuperai du reste.

MARK

Tu dois savoir ce que tu fais.

⁸ C'est sa signature. Elle le prononcera en français avec un joli accent américain.

GRACE

Je suis intouchable. Ma popularité me protège. (Le sujet est clos.) Très bien ! Allons plutôt donner raison à la conclusion.

Elle se jette dans les bras de MARK. Des murmures de plaisir se confondent avec des cris feutrés.

9 - SALLE DE PRESSE - INT. - JOUR. (1920)

Nous retrouvons la salle de presse. Une engueulade provient du bureau du rédacteur en chef. Les journalistes présents s'échangent des mines inquiètes.

10 - BUREAU DU RÉDACTEUR EN CHEF - INT. - JOUR. (1920)

Floyd GODBERSEN, un homme d'une septantaine d'années est assis au bureau du rédacteur en chef, FARRELL, un homme dans la soixantaine, qui se tient derrière lui, l'air penaud. GRACE, assise sur un fauteuil lui faisant face, ne bronche pas et ne semble aucunement intimidée malgré la violence du ton.

GODBERSEN

T'as pas pensé à toutes ces femmes qui se font violer par leur mari ivre ? Je ne suis pas certain qu'elles ressentent les effets de l'ivresse avec le même bonheur que toi.

GRACE

Mais elles vont savoir qu'il y a mieux dans la vie qu'un crétin de mari violent.

GODBERSEN

Et vous Farrell, vous vous êtes fait complice de cette femme !

FARELL

Nous avons atteint un tirage record avec cet article. Grace est une icône pour nos lectrices.

GODBERSEN

Vos lectrices devront la chercher ailleurs. (À Grace.) Vous êtes virée, mademoiselle BELLE DE NUIT⁹. (À Farrell.) Vous aussi Farrell, vous êtes trop vieux pour ce métier maintenant. Trouvez-vous un autre job.

GRACE se lève. GODBERSEN n'en a pas fini. Il lui lance la partie de la robe qu'elle avait laissée sur la palissade.

GODBERSEN

Ah oui, n'oubliez pas ce torchon. Il vous servira très certainement à nettoyer vos merdes dans le futur.

GRACE

Est-ce que je peux commencer par vous ?

11 - SALLE DE PRESSE - INT. - JOUR. (1920)

Les journalistes ont presque tous interrompu leur travail à l'écoute des bruits en provenance du bureau du rédacteur en chef.

GODBERSEN (off)

DEHORS !

GRACE sort du bureau, suivi de FARRELL qui referme la porte. Ils quittent. La porte s'ouvre à nouveau sur GODBERSEN encore rouge de colère. Les dactylos se remettent en marche de manière frénétique.

12 - NEW YORK MORNING PRESS - EXT. - JOUR. (1920)

FARRELL et GRACE sont appuyés sur la palissade, méditatifs.

FARRELL

Ça vient de plus haut. J'en suis certain. Lors des soirées mondaines données pour le journal, je voyais bien qu'il ne lisait jamais le journal. Il me faisait

⁹ Avec un accent épouvantable.

préparer sa conférence et était toujours surpris par ce qu'il apprenait. Ce n'est qu'une brute épaisse comme il y en a beaucoup chez les richards.

GRACE

Je suis désolé pour toi. T'as toujours été correct avec moi.

FARRELL

Tu n'as vraiment peur de rien, toi. Il va sûrement te bloquer auprès de tous les journaux de la ville.

GRACE

Je suis jeune, j'ai du temps et des idées. Et pour toi ?

FARRELL

J'aurai sûrement droit à la même facture. Ce n'est pas grave. Je commençais à être fatigué de tout ce stress. Je vais retourner dans mon petit patelin de l'Arkansas. Le journal local ne lèvera pas le nez sur l'ancien rédacteur en chef du... (avec emphase) ... New York Morning Press.

Une voiture arrive et se stationne devant eux. Une femme d'une soixantaine d'années est au volant. FARRELL embrasse GRACE.

FARRELL

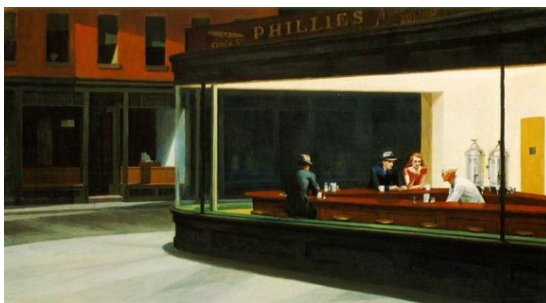
Donne-moi des nouvelles de temps en temps.

GRACE

Compte sur moi.

FARRELL monte dans la voiture et quitte, laissant GRACE songeuse.

13 - DINER - INT. - SOIR. (1920)



MARK et GRACE sont assis au comptoir d'un DINER, un plat devant eux.

MARK

J'avais bien vu. (Un temps.) Maintenant que t'es brûlée à New York, que vas-tu faire ?

Elle hausse les épaules et réfléchit quelques secondes.

GRACE

Je vais changer de nom... Tiens ! Comme l'écrivaine française, Georges Sand, je vais prendre un nom d'homme et me refaire une réputation sous l'anonymat.

MARK

Bonne idée. D'ailleurs, comme tu parles six langues...

GRACE

Cinq.

MARK

O.K. Cinq. Tu pourrais devenir correspondante pour des journaux étrangers. On t'a souvent offert...

GRACE

Non. Je veux rester sur le sujet « New York » ou sur le sujet « USA ».

MARK

Si tu restes dans le « people », on va

tout de suite reconnaître ton style.

GRACE

Vrai. Je vais changer de secteur. J'en ai marre du mondain. Tiens... (Elle le regarde avec un air sarcastique.) ...je vais écrire sur le monde de la politique.

Le regard de GRACE affiche un point d'interrogation.

MARK

Non... non. Je te l'ai déjà dit... Il n'en est pas question.

GRACE

Je ne te demande pas de me donner le contenu du prochain budget ni les actes de favoritisme du gouverneur. Non... simplement quelque chose que personne n'a traité et qui t'apparaît inoffensif.

Il réfléchit quelques instants et mange quelques frites.

MARK

J'ai toujours trouvé que c'était ici qu'on trouve les meilleures frites de la ville.

GRACE

(Suppliant sur un ton de gamine.)
Maaarrkkkk ?

MARK

(Il pose sa fourchette.) Tu me promets que jamais on ne remontera jusqu'à moi ?

GRACE

Depuis que tu me connais, m'as-tu déjà entendu révéler mes sources ? Pourtant, tu le sais bien, il y a quand même eu des sujets que j'ai couverts qui ont fait du bruit.

MARK

(Toujours droit dans les yeux.) Même si

on t'arrache les ongles d'orteil un à un ?

GRACE

Je mourrai d'une crise cardiaque avant.
Promis.

MARK

O.K.

Il regarde autour pour voir si on peut l'entendre, mais comme le restaurant est pratiquement vide... Il s'approche tout de même pour parler à voix basse.

MARK

Une fois par mois, Matthews prend le train pour aller à Montréal.

Il retourne à ses frites comme si c'était le seul renseignement disponible. GRACE attend la suite, mais elle ne vient pas.

GRACE

Et ?

MARK

C'est tout. Tu m'as demandé un renseignement inoffensif.

GRACE

Qu'est-ce qu'il peut bien aller faire au Canada ?

MARK

Personne ne le sait, même pas son chauffeur qui le dépose toujours à la même heure à la gare le vendredi soir. Il voyage de nuit et reste deux jours là-bas.

GRACE

Et ?

MARK

C'est tout. Enfin, au bureau, on n'a pas le droit de poser de questions sur cette

activité du gouverneur et personne ne pourra te dire les raisons de ce voyage.

GRACE

Et le prochain voyage est prévu quand ?

MARK

(Il y réfléchit quelques instants.) S'il est toujours aussi régulier, ce devrait être vendredi de la semaine prochaine.

GRACE

À quelle heure est le train ?

MARK

Un train qui part de New York pour Montréal un vendredi soir, il ne doit pas y en avoir des centaines.

GRACE le regarde fixement quelques instants. On ne peut savoir si elle est contente ou pas.

GRACE

C'est un début... Merci. (Un temps. Elle prend une frite.) On va chez toi ou chez moi ?

14 - GRAND CENTRAL TERMINAL - EXT. - SOIR. (1920)

GRACE reçoit sa valise du chauffeur de taxi et se précipite à l'intérieur de la gare.

15 - GRAND CENTRAL TERMINAL - EXT. - SOIR. (1920)

GRACE est au guichet.

GRACE

Aller-retour Montréal. Retour lundi matin.

Le GUICHETIER imprime les billets.

GUICHETIER

Ça fera 22 dollars et 85 cents¹⁰.

Elle paie et court vers le quai.

16 - TRAIN - INT. - SOIR. (1920)

GRACE est assise à sa place. Le train est toujours en gare. Elle voit MATTHEWS sur le quai s'approcher et monter dans le train. À l'intérieur, il se dirige vers le wagon de droite, ce qui agace GRACE parce que ce n'est pas son compartiment.

Elle se lève et reprend son bagage pour passer dans l'autre wagon.

Là, elle repère MATTHEWS et un banc vide à quelques rangées derrière lui. Elle s'installe pour occuper le siège.

17 - TRAIN - INT. SOIR. (1920)

Le train circule. GRACE lit un magazine en gardant un œil sur MATTHEWS. Les contrôleurs se pointent à l'autre bout du wagon pour vérifier les billets, ce qui la fait sourciller. Elle prend son sac à main, en sort légèrement son billet.

Les contrôleurs arrivent à sa hauteur.

CONTRÔLEUR 1

TICKET PLEASE !

GRACE a les yeux fermés et semble profondément endormie.

CONTRÔLEUR 1 prend le billet du sac de GRACE. Le billet est conforme.

CONTRÔLEUR 1

Elle s'est trompée de wagon.

CONTRÔLEUR 2.

Bah, le train est à moitié vide. Laissons-la tranquille.

¹⁰Ça reste à confirmer. Je n'ai pas trouvé le prix des billets de cette époque. D'ailleurs, il faudrait vérifier si la liaison train Montréal- New York existait en 1920. Sinon, le gouverneur ferait le déplacement avec son chauffeur.

CONTRÔLEUR 1 poinçonne le billet, le remet à sa place et les deux hommes quittent. Dès que la porte coulissante se fait entendre, GRACE ouvre les yeux.

18 - GARE WINDSOR - INT. - JOUR. (1920)

MATTHEWS descend du train suivi quelques instants plus tard par GRACE. Elle le suit de près.

19 - GARE WINDSOR - EXT. - JOUR. (1920)

MATTHEWS sort de la gare et monte dans un taxi. GRACE arrive en courant et s'approche du taxi suivant.

20 - TAXI - INT. - JOUR. (1920)

GRACE entre et s'assoit à l'arrière.

GRACE¹¹

Suivez ce taxi.

CHAUFFEUR

Pas de problème.

Différentes prises de vue de la poursuite du taxi. Après quelques minutes, le taxi de MATTHEWS s'arrête devant un immeuble ancien, très sobre. Il sort et se dirige vers l'intérieur.

CHAUFFEUR

(Ironique.) Vous êtes venue à Montréal pour travailler ?

GRACE suit du regard le déplacement de MATTHEWS.

GRACE

(Distraitement.) Oui.

Le CHAUFFEUR se retourne vers elle et devient plus familier.

CHAUFFEUR

Si tu veux, la course peut être gratuite pour

¹¹À partir d'ici, Grace s'exprime en français avec son joli accent.

toi.

En jetant un regard vers l'immeuble puis le chauffeur, GRACE commence à comprendre.

GRACE

Non merci. (Elle sort une série de billets et les donne au chauffeur.) Gardez la monnaie.

21 - RUE DE MONTRÉAL - EXT. - JOUR. (1920)

GRACE sort du taxi qui démarre et se présente face à l'immeuble. Elle se retourne. De l'autre côté de la rue, un hôtel.

22 - HÔTEL - INT. JOUR. (1920)

L'HÔTELIER ouvre la porte d'une chambre et laisse passer GRACE. Il entre en portant la valise. GRACE, sans même regarder l'état de la chambre, se dirige directement à la fenêtre.

De là, nous pouvons voir que sa chambre permet une vue direct sur l'immeuble où est entré MATTHEWS.

HÔTELIER

Ça vous convient ?

GRACE

(Toujours sans regarder la chambre.) C'est parfait !

L'HÔTELIER toussote, ce qui ramène GRACE à la réalité.

GRACE

Dites-moi, c'est un hôtel en face ?

HÔTELIER

(Avec un air complice.) Oui, si l'on veut. Le genre d'hôtel qui n'est annoncé nulle part et dans lequel on y passe en général que quelques heures, si vous voyez ce que je veux dire !

GRACE

Je vois très bien.

Elle sort un billet de son sac qu'elle lui remet.

HÔTELIER

Merci et n'hésitez pas si vous avez besoin de
quoi que ce soit.

Il quitte en fermant la porte. À ce moment, GRACE voit la chambre,
correcte, mais sans aucun luxe. Ça ne semble pas l'incommoder. Elle
garde son manteau et va s'asseoir près de la fenêtre.

23 - MAISON CLOSE - EXT. - SOIR. (1920)

GRACE est appuyée sur la façade de l'immeuble voisin de la maison
close. Elle réajuste son manteau, car il fait très frais. Une
limousine se stationne devant l'édifice. MATTHEWS sort de l'immeuble
avec une jolie escorte à un bras et monte dans la limousine. GRACE
panique et tente de héler un taxi qui arrive.

GRACE

TAXI !

Mais le taxi poursuit son chemin. Elle constate que la limousine vient
de tourner au coin de la rue et qu'aucun autre taxi n'est en vue. Son
découragement se transforme en regardant la porte de l'édifice.

24 - MAISON CLOSE - INT. - SOIR. (1920)

Une jeune ingénue, MIMI, très légèrement vêtue, ouvre la porte et
découvre GRACE.

GRACE

Je peux parler au patron.

MIMI

C'est une patronne. Vous venez pour l'emploi ?

GRACE

D'une certaine façon, oui.

MIMI

Venez. Elle vous attend.

Bien entendu, GRACE ne veut pas la contredire.

25 - MAISON CLOSE/BUREAU DE LINDSAY - INT. SOIR. (1920)

Des coups à la porte.

LINDSAY (off)

Entrez !

MIMI

Il y a une fille pour l'emploi.

LINDSAY est penché sur un document qu'elle annote.

LINDSAY

(Toujours les yeux baissés.) Fais-la entrer.

MIMI s'efface pour laisser entrer GRACE. LINDSAY lève les yeux deux secondes et revient à son document.

LINDSAY

T'es engagée. Vois avec MIMI...

GRACE

Ce n'est pas pour l'emploi.

LINDSAY lève les yeux sur GRACE.

LINDSAY

(Suspicieuse.) Et c'est pourquoi alors ?

Quelques minutes plus tard. GRACE est assise devant le bureau de LINDSAY.

LINDSAY

Belle de nuit ! Oui, j'ai lu quelques-uns de vos articles que mes clients américains m'apportaient. Ça fait du bien de voir une pensée aussi libre. Vous voulez faire un article sur les maisons closes canadiennes ?

GRACE

Oui... enfin non. Je ne suis plus au New York Morning Press. Maintenant je suis freelance. (Un temps.) J'ai écrit un article pour dénoncer l'hypocrisie de ceux qui nous gouvernent et qui se permettent, sans aucun remords, d'emprisonner de pauvres types qui n'ont fait

que s'amuser.

LINDSAY

Oui, je me rappelle avoir lu vos articles sur le sujet. Mais, ici c'est différent. Pas pour l'hypocrisie bien sûr, mais sur la violence des réactions.

GRACE

Mais ce que je veux aborder maintenant c'est que de l'autre côté, ces pingouins bienpensants sont généralement accouinés avec les milieux des contrebandiers. Et le gouverneur Matthews ne laisse pas sa place rayon « hypocrisie ».

LINDSAY

Le gouverneur ?

GRACE

Vous avez le gouverneur de New York en ce moment ici.

LINDSAY

Ah bon. Mais, en fin de compte, que voulez-vous que ça me fasse ? Ce n'est pas une église ici. Et puis, des Américains, nous en recevons des dizaines chaque semaine depuis que vous avez voté la prohibition. Je ne vais quand même pas tirer sur la main qui me nourrit.

GRACE

Et loin de moi l'idée de chercher à nuire à votre commerce. Je vise seulement le gouverneur Matthews.

LINDSAY ne dit rien ce qui invite GRACE à continuer.

GRACE

Matthews est le pro-prohibitionniste le plus virulent de l'État. Il a fait emprisonner de nombreux jeunes hommes et jeunes filles qui se retrouvaient dans des bars clandestins uniquement parce qu'ils voulaient vivre pleinement leur jeunesse. Tout ça, c'est dans la logique du règlement... Mais mon enquête a

démontré que, s'il se battait avec autant de fougue contre la vente d'alcool, c'est pour favoriser la mafia locale qui ne voyait aucun intérêt à abolir la prohibition.

LINDSAY

Moi non plus, je ne vois pas beaucoup d'intérêt à abolir la prohibition aux États-Unis.

GRACE

Je suis certaine qu'il a favorisé l'empoisonnement de lots d'alcool, ce qui a mené à la mort de centaines de gens, uniquement pour rendre crédible ce qu'il dit dans ses discours.¹² (Un temps.) Comme je vous le disais, je ne cherche pas à vous nuire. D'ailleurs, dans mon article, je parlerai d'une maison close qui se situe au Vermont. On doit mettre ce salaud au poteau d'exécution.

LINDSAY dandine de la tête devant la force expressive du mot, mais reste muette.

26 - HÔTEL - INT. - JOUR. (1920)

GRACE, en robe de chambre, est toujours assise devant sa fenêtre, surveillant les allées et venues de la maison close, allées et venues beaucoup plus tranquilles que pendant les soirées. Elle s'est fait monter son repas à la chambre. On frappe à sa porte.

GRACE

Oui ?

L'HÔTELIER entre et se dirige vers elle.

HÔTELIER

Vous venez de recevoir ça.

Il lui remet une petite enveloppe et attend.

¹² <https://www.snopes.com/fact-check/government-poison-10000-americans/>

GRACE

Merci.

Comme il ne part pas, elle place son sac sur ses genoux et en extirpe un billet.

HÔTELIER

Merci. Vous voulez que j'allume ?

GRACE

Non. Je préfère le soleil.

HÔTELIER

Très bien.

Il sort. Elle décachète l'enveloppe et, ce qu'elle lit, la fait sourire.

27 - MAISON CLOSE/RUELLE - EXT. - SOIR. (1920)

GRACE attend derrière une porte située dans une ruelle sombre et inquiétante. La porte s'ouvre et GRACE passe à l'intérieur.

28 - MAISON CLOSE/BUREAU - INT. - SOIR. (1920)

LINDSAY, suivie de GRACE, entre par une porte qui était dissimulée derrière une bibliothèque.

LINDSAY

Votre gouverneur, ici, il se fait appeler Bonbonnet¹³.

GRACE ne peut s'empêcher de pousser un petit ricanement.

LINDSAY

Je sais, c'est ridicule, mais pas inhabituel. Et je le connais bien votre bonhomme. Il est généreux, mais il abime régulièrement mes filles. La dernière fois que c'est arrivé, j'avais voulu le mettre dehors, mais il m'a promis qu'il ne recommencerait plus...

¹³... avec un accent américain même si le nom est de consonnance française.

GRACE

Et il a recommencé.

LINDSAY

Hier. J'allais le foutre dehors à grand coup de pied dans le... lorsque j'ai pensé à vous.

Elle s'approche d'une petite lucarne qui donne sur la salle principale et ouvre la petite porte qui la cachait.

LINDSAY

Vous pourrez observer ce qui se passe de l'autre côté en restant ici. Si vous pouvez voir tout le monde, eux ne peuvent que se mirer dans un miroir. (Elle se dirige vers la porte.) N'ouvrez à personne. PERSONNE.

GRACE

Bien sûr.

LINDSAY sort et on entend le cliquetis de la clé.

De la lucarne nous voyons divers épisodes de la soirée dans la grande salle de la maison close. Un orchestre joue de la musique sur laquelle danse les hommes et les « filles ». Certains sont habillés à peu près tandis que d'autres, gouverneur compris, se déplacent en caleçon et camisole dans des mouvements de danse désolants.

GRACE reste sans expression.

À un autre moment de la soirée, MATTHEWS se dirige vers les escaliers avec une jeune fille qui ne doit pas avoir encore 15 ans. Là, la réaction de GRACE est différente.

Un peu plus tard, LINDSAY entre.

GRACE

Vous engagez des mineures ?

LINDSAY

Je vous ai permis de venir observer votre gouverneur, mais pas de juger comment je gère mon business. Ce sont de pauvres filles qui mourraient de faim si elles n'étaient pas ici. Les temps sont durs pour tout le monde, mademoiselle Grace !

GRACE

Désolée. J'ai été un peu choquée. Vous ne risquez pas des poursuites avec des mineures ?

LINDSAY

Si quelqu'un avait idée de nous causer des problèmes, c'est lui qui se retrouverait avec de gros problèmes.

GRACE ferme la porte de la lucarne.

GRACE

Bon, j'en ai assez vu pour ce soir.

Elle se dirige vers la porte arrière, mais LINDSAY l'arrête en lui saisissant le bras.

LINDSAY

N'oubliez surtout pas que vous m'avez promis que mon commerce ne serait jamais identifié.

GRACE

Je vous l'ai promis et je tiendrai parole.

LINDSAY

Vous avez intérêt. (Elle pointe vers la grande salle). J'ai des amis ici qui vous retrouveraient facilement si ça devait mal se passer. Problèmes ici égalent gros problèmes chez vous.

GRACE

Merci pour votre aide, Lindsay.

Elle quitte et sort par la porte-bibliothèque. LINDSAY reste songeuse. Nous entendons des presses rotatives en marche.

29 - Effets visuels.

Dans une séquence rappelant les prises de vue classiques dans les films des années 50, nous voyons défiler des titres de journaux nationaux qui mettent en cause le gouverneur : « Belle de nuit ose », « Gouverneur MATTHEWS, pédophile ? », « De quel côté penche MATTHEWS ? », « Le Canada, pays de débauche pour nos dirigeants ? », etc. Puis le son d'une grande agitation.

30 - APPARTEMENT DE GRACE - EXT. - JOUR. (1920)

Une meute de journalistes et de photographes se jettent sur GRACE qui sort de son immeuble. Les questions sont tellement nombreuses qu'elles se mélangent les unes aux autres. GRACE essaie de ramener le calme, mais les journalistes sont trop excités par le moment. Elle sourit devant cette attention médiatique. Son sourire se retrouve au milieu de l'objectif d'une caméra photo et l'image se fige au moment du flash. GRACE semble radieuse. Nous entendons alors la sonnerie d'un téléphone.

31 - MAISON CLOSE/BUREAU - INT. - JOUR. (1920)

LINDSAY entre dans le bureau et se dirige vers le téléphone. Elle décroche.

OPÉRATRICE

Madame Lindsay ?

LINDSAY

Oui.

OPÉRATRICE

Vous avez un appel de New York.

Cliquetis d'interconnexion. Puis une voix d'homme.

VOIX (off)

Madame Lindsay ?

LINDSAY

Moi-même.

32 - CABINE TÉLÉPHONIQUE D'UNE GARE FERROVIÈRE - INT - JOUR. (1920)

MARK, visiblement nerveux, tient le combiné.

MARK

Vous ne me connaissez pas, mais je suis un ami de Grace... une journaliste qui s'est rendue chez vous... (Un temps sans réponse.) Elle vient d'être assassinée.

33 - MAISON CLOSE/BUREAU - INT. - JOUR. (1920)

LINDSAY est sous le choc.

MARK (off)

Vous êtes toujours là ?

LINDSAY

Oui, je suis toujours là.

34 - CABINE TÉLÉPHONIQUE D'UNE GARE FERROVIÈRE - INT - JOUR. (1920)

MARK

Écoutez, je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Je vais faire vite et croyez-moi vous avez intérêt à suivre mon conseil. Faites vos bagages et fuyez... J'étais membre du bureau du gouverneur et je sais que deux ou trois voitures de gens pas très recommandables sont en direction de Montréal... pour aller chez vous.

35 - MAISON CLOSE/BUREAU - INT. - JOUR. (1920)

LINDSAY

Grace m'avait pourtant promis qu'on ne pourrait jamais faire le lien avec ma maison.

36 - CABINE TÉLÉPHONIQUE D'UNE GARE FERROVIÈRE - INT - JOUR. (1920)

MARK

Et elle a tenu parole. Le problème vient du fait que Matthews ne va qu'à un seul endroit dans ses escapades et c'est chez vous. (Un temps.) S'il vous plait, suivez mon conseil. Vous êtes en danger.

Un temps. Il raccroche, regarde à l'extérieur de la cabine, suspicieux, et sort.

37 - MAISON CLOSE/BUREAU - INT. - JOUR. (1920)

LINDSAY regarde le combiné qu'elle vient de raccrocher.

Un moment plus tard, LINDSAY ferme sa valise. On frappe à la porte.

LINDSAY

Entre !

MIMI entre.

MIMI

Vous m'avez demandé ?

LINDSAY

Je dois m'absenter quelques jours. Ma sœur aînée vient de mourir.

MIMI

Oh.. Je suis tellement désolée.

LINDSAY

Oui, merci. Elle habitait Boston dans le Massachusetts. Je devrais revenir dans une semaine. Prends en charge la maison.

MIMI

Mais, je ne sais pas..

LINDSAY s'approche d'elle avec sa valise.

LINDSAY

Bien sûr, tu sauras. (Elle lui remet un petit carnet.) Tu trouveras là-dedans, les tarifs et les commandes à faire. Fais-toi confiance. C'est une magnifique occasion pour te préparer à prendre la relève un jour !

Elle quitte par la porte-bibliothèque laissant MIMI seule et affolée.

MIMI

(Abasourdie.) Prendre la relève ?

Son visage se transforme..

38 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR. (1923) - Retour au présent.

... au visage de MARK, qui soulève une éprouvette qu'il porte à la

bouche. En replaçant le verre et se déplaçant, un bruit de déchirure se fait entendre. Le bouton de fermeture de son pantalon saute et roule par terre. Il retient son pantalon qui menace de tomber.

39 - RESTAURANT ROUTIER - EXT. - JOUR

Le décor n'a pas changé depuis la scène 15 de l'épisode 3. L'endroit, en rase-campagne, est aussi désert, et légèrement plus sinistre.

40 - RESTAURANT ROUTIER - INT. - JOUR.

Un bar, quelques tables crasseuses, c'est un snack-bar dont les clients sont probablement aussi rares que peu exigeants. Les frères Lévesque sont assis, légèrement nerveux, à une table. BIG JOHN surveille à la fenêtre et WILFRED est appuyé sur le bar, en conversation avec l'émigrant ITALIEN que nous avons vu au début de l'épisode 1. Ce dernier est derrière le comptoir en train de laver des verres.

WILFRED (en italien)

Vous n'avez pas réussi à vous installer au Canada ?

L'ITALIEN opine de la tête.

WILFRED (en italien)

Comment vous êtes-vous retrouvé dans ce trou perdu ?

ITALIEN

Des amis nous ont aidés à fuir pendant qu'on examinait notre situation. Monsieur Costello a eu la bonté de m'engager.

WILFRED (en italien)

Vous savez ce qu'est devenu Costello ?

L'ITALIEN opine de la tête.

41 - VOITURE DE JONES - INT. - JOUR.

Plan rapproché d'ÉRIK JONES assis sur le siège arrière à côté de

RINALDO, son garde du corps, massif et très laid. Une caricature de la méchanceté. JONES porte l'uniforme du gangster des années vingt, complet sombre croisé à rayures, cravate voyante, feutre rabattu sur les yeux. La voiture roule sur une route secondaire à travers la campagne américaine. La conversation est en anglais, évidemment.

JONES

Au fait, il s'appelle comment, ce type ?

Contrechamp sur un homme assis à l'avant, à côté du chauffeur. Il se retourne. C'est MICK, que nous connaissons déjà.

MICK

Wilfred McEnroy. C'est un Français. Sans qu'Alfred Lévesque s'en rende compte, il a pris le dessus sur l'organisation locale.

JONES

Un Français, hé ! On va s'occuper de lui. Costello travaillait à l'ancienne. Je vais changer ça.

RINALDO

(Avec un rire mauvais, découvrant ses dents jaunis.) Sûr, patron !

42 - RESTAURANT ROUTIER - EXT. - JOUR

La limousine de JONES vient se ranger à côté de la voiture de WILFRED, stationnée sur le terre-plein. MICK descend et inspecte les environs, puis le chauffeur sort à son tour pour ouvrir la portière à JONES.

43 - RESTAURANT ROUTIER - INT. - JOUR.

BIG JOHN, toujours debout près de la fenêtre, se retourne vers les frères Lévesque.

BIG JOHN

Ils arrivent.

RINALDO, le garde du corps, entre le premier, balaie la salle des yeux et va se poster, très professionnel, à côté de BIG JOHN qui

le regarde avec défiance, nullement impressionné.
JONES s'avance, flanqué de MICK qui échange un regard de défi avec ALFRED. MICK laisse volontairement traîner sa veste pour laisser entrevoir son revolver.

ALFRED

(À Mick.) Tu t'es trouvé un terrain de jeu à ton goût ?

MICK sourit et fait un léger signal à JONES qui va droit vers WILFRED debout près du comptoir, la main tendue, ce qui fait sourciller ALFRED et ULFRANE.

JONES

(En anglais) Bonjour, McEnroy, comment ça va ?

Une poignée de main que WILFRED accepte avec réticence.

WILFRED

On a déjà été présenté ?

JONES

Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de toi. Bon travail que tu fais dans le coin. (Il se tourne vers les autres.) Bon, les gars, je vais pas vous faire un discours. Je vous présente Mick, que vous connaissez déjà. À partir d'aujourd'hui, il sera mon représentant au Canada.

MICK

(En français.) Voilà ce que le patron a à vous dire. Costello faisait mal son travail, et il s'est fait descendre. Il laissait faire n'importe quoi à n'importe qui, mais on va changer tout ça. Maintenant c'est Monsieur Jones qui contrôle toutes les affaires.

Tout en l'écoutant, WILFRED porte tranquillement la main à sa poche.

RINALDO, en face de lui, se crispe légèrement, et, sans le quitter du regard, dirige lentement la sienne vers l'ouverture de sa veste. WILFRED sourit, puis sort de sa poche une pièce de monnaie qu'il fait négligemment sauter dans sa main, les yeux fixés sur

RINALDO.

Le garde du corps (on fera en sorte qu'il ressemble vaguement à George Raft...) suit des yeux le mouvement de la pièce, fasciné.

MICK

(Continuant.) On va continuer à travailler ensemble, mais sur de nouvelles bases.

ALFRED

(Haussant les épaules.) On était en bons termes avec Costello. Y a pas de raisons qu'on s'entende pas avec vous.

Appuyé au comptoir, continuant à jouer avec sa pièce d'un air faussement distrait, WILFRED prend la parole.

WILFRED

Qu'est-ce que c'est, les nouvelles bases ?

MICK lance un rapide regard à JONES qui fait un petit signe de tête.

MICK

Monsieur Jones a examiné les comptes de Costello. Il était beaucoup trop généreux. Il vous achetait le gallon neuf dollars, et je sais que vous le payez deux dollars cinquante au bateau.

WILFRED

(Rempochant sa pièce.) Et alors ?

MICK

À partir de maintenant c'est nous qui fixerons les prix.

WILFRED

Et c'est toi qui vas t'en charger ?

JONES

Non, c'est moi.

WILFRED

(Glacial.) Combien ?

MICK

Trois dollars cinquante.

WILFRED

Va te faire foutre.

ALFRED

Ça ne couvre même pas les frais !

JONES

(Simultanément, en anglais.) Qu'est-ce qu'il dit ?

MICK

Quelque chose comme « Fuck you ».

ALFRED

Je vends mon propre alcool. Je fais mes affaires tout seul, et c'est moi qui décide à qui je vends, et à quel prix.

JONES

(Dans un français laborieux.) Il faut être raisonnable, Monsieur McEnroy.

ALFRED

(En aparté à Ulfrane.) Mais pourquoi il s'adresse à lui et pas à moi ?

ULFRANE hausse les épaules.

WILFRED

(Étonné.) Vous parlez français ?

JONES

J'ai fait la guerre en France, et sans nous vous ne l'auriez pas gagnée cette foutue guerre. Right ? Vous avez encore besoin de nous, Monsieur McEnroy. Dites-lui, Mick.

MICK

Monsieur Jones a passé la consigne. Personne ne vous l'achètera un cent de plus.

ALFRED

Dans ce cas nous ne vendrons pas.

JONES

Si vous ne vendez pas, on se servira nous-mêmes. N'est-ce pas, Rinaldo ?

RINALDO

(Avec un sourire carnassier.) Sûr, patron.

JONES

Réfléchissez, Monsieur McEnroy. Mais cette fois, si vous faites la guerre « contre » nous, vous êtes sûr de ne pas la gagner.

Juste avant de sortir, JONES se tourne vers ALFRED.

JONES

Tu sais qu'on a vu ton ami Wilfred fréquenter un inspecteur de police à Montréal.

ALFRED

(Sourire narquois à la bouche.) Bien entendu, toi, tu n'as jamais manigancé avec la police !

Touché ! JONES sort, suivi par MICK et RINALDO. Toujours aussi professionnel, le garde du corps couvre leur retraite, l'œil aux aguets. Au moment où il va passer la porte..

WILFRED

Eh !

L'autre se retourne. Vif comme l'éclair, WILFRED lui lance la pièce qu'il attrape au vol dans un réflexe.

WILFRED

Tiens, entraîne-toi !

44 - VOITURE DE WILFRED - INT. - SOIR.

WILFRED conduit, silencieux. L'ambiance est lourde. Chacun rumine dans son coin à la recherche d'une solution.

ALFRED

(À Wilfred.) Veux-tu bien me dire pourquoi il s'adressait à toi et non à moi. Je suis quand même le chef ici, non ?

WILFRED

Pour nous déstabiliser. Ils cherchent à nous diviser pour qu'on se tape dessus. Après, ils ramasseront les restants. C'est une tactique bien connue.

ALFRED

(Il réfléchit quelques instants.) Tout ça, c'est de ta faute, Wilfred. J'aurais jamais dû t'écouter. On a vu trop grand. On aurait jamais dû s'associer avec eux. Faire la guerre avec ses gens-là, quand t'es du même côté, ça va. Mais quand tu n'es pas du bon bord, ça devient très dangereux. Trop dangereux pour nous.

BIG JOHN

Y a qu'à faire comme on faisait avant. On travaillera qu'entre nous.

ULFRANE

Comme ça on restera entre nous. Un Canadien français ne peut faire confiance qu'à un Canadien français !

WILFRED

Pas question de revenir en arrière. Nous avons des clients qui nous font confiance. Nous, on vend de la qualité et eux de la bibine. On est même pas sur le même marché.

ALFRED

Je te dis que c'est trop dangereux.

WILFRED

T'as combien de costumes maintenant, Alfred ? Et toi, Big John, ta nouvelle maison ? Comment trouves-tu ta nouvelle Rolls-Royce, Ulfrane ? C'est du fric

qu'est tombé tout seul peut-être ? Eh bien maintenant, la seule chose qui change, c'est qu'il va falloir le gagner.

ALFRED

(Après un temps..) Qu'est-ce que tu proposes ?

WILFRED

Tout ce qu'on a à faire, c'est d'attendre.. Comme à Verdun ! (Il sort un cigare de sa poche.) Ces gars-là ont besoin de notre réseau. On va attendre jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'ils ont plus besoin de nous que nous d'eux. Mais, pour assurer le service auprès de nos clients, on va utiliser de nouvelles routes que ne connaît pas Mick. C'est lui qui les a renseignés. Sans ses informations, il ne vaut plus rien pour eux. On va opposer l'intelligence de la stratégie à la bêtise insolente. Vous en faites pas.

ALFRED

Vous en faites pas ! Tu sais ce que va faire Jones ? Il va venir ici en force et nous chercher... T'as peut-être envie qu'il te tombe dessus, mais pas moi. C'est pas un gars à plaisanter, ce Jones, j'en suis convaincu !

Plan rapproché de WILFRED, moqueur.

WILFRED

Jones ! Qui c'est ce Jones ? Rien qu'un type un peu plus malin que Costello, c'est tout. Ce type est un cave, ça se voit sur sa figure. Et puis c'est un rital américanisé, et les ritals de ce genre, si on plie pas, eux cassent. Tu sais comment ça se dit branle-bas de combat, en italien ? Panica generale !

Il rit, mais il est bien le seul à rire de sa plaisanterie.

ULFRANE

Faudrait aller en parler au reste de la gang.

WILFRED

Vous, vous irez. Moi, faut que je rentre. Demain, c'est la fête chez moi pour l'anniversaire de Corinne. Ne l'oubliez pas.

45 - BOULANGERIE/MARCHE PUBLIC - INT. - SOIR.

La lampe est allumée. CORINNE est assise à côté du feu, devant un petit meuble qu'elle est en train de repeindre. On frappe à la porte. Elle lève la tête.

CORINNE

Ah, c'est toi, Mark ? ... Wilfred n'est pas encore rentré. Approche-toi, viens te chauffer... (Elle le regarde qui hésite.)
Qu'est-ce t'as ?

Le jeune Américain se tient devant la porte, sans oser faire un pas, une main posée sur la braguette de son pantalon.

MARK

(Rouge de confusion.) J'ai déchiré mon pantalon...

CORINNE

(Éclatant de rire.) Comment t'as fait ça ?

MARK

C'est avec une bonne pointe, dans l'entrepôt et...

CORINNE

Montre-moi ça... Viens plus près, je vais pas te manger !

Il s'approche, horriblement gêné. Elle lui écarte d'autorité la main, révélant une belle déchirure.

CORINNE

Je vais t'arranger ça. (Elle va vers une

armoire et en sort une boîte à couture,
un fil, une aiguille.) Bouge pas... C'est
pas la peine d'avoir peur, j'ai deux
frères, tu sais.

On remonte jusqu'à la tête de MARK qui fixe le plafond avec
l'air de quelqu'un qui s'apprête à subir la roulette, chez le
dentiste...

46 - MAISON - EXT./INT. - SOIR.

Dans la pénombre, WILFRED traverse le petit jardin qui le
sépare de la maison. Il fait halte devant la fenêtre éclairée
et jette un coup d'œil à l'intérieur.

Son P.D.V. : CORINNE est de dos, penchée en avant, la tête à
hauteur des cuisses de MARK qui se tient debout devant elle, le
visage levé, cramoisi sous la lumière des flammes du feu de bois.
Leur attitude ne doit laisser aucun doute sur la nature du spec-
tacle que WILFRED imagine en les voyant...

On passe à l'intérieur de la pièce où CORINNE, la réparation
achevée, coupe le fil avec ses dents et se recule.

CORINNE

Voilà, mon p'tit Mark, j'ai fini.

La porte s'ouvre sous une poussée d'une incroyable violence, et
va valdinguer contre le mur. WILFRED se tient sur le seuil, les
traits décomposés, les yeux écarquillés comme s'il avait vu un
fantôme.

Saisie, muette de surprise, CORINNE le regarde avec ahurissement.

Nouveau P.D.V. de WILFRED : CORINNE, figée dans sa stupéfaction,
et, tout contre elle, MARK qui referme précipitamment sa braguette.
Assommé, WILFRED tourne les talons et s'enfonce dans la nuit.

CORINNE réagit après un temps de stupeur. Elle se lève et se
précipite au-dehors.

CORINNE

(Hurlant.) WILFRED ! REVIENS ! WILFRED !!!

Elle se met à courir, trébuche dans l'obscurité, crie..
Bruit de moteur qui démarre, rugissement des cylindres, crissement
de pneus torturés... La voiture s'éloigne à toute vitesse et ses feux

rouges disparaissent dans la nuit.
Retour sur le visage en gros plan de CORINNE. Elle enfouit son visage dans des mains.

CORINNE

Mon Dieu..

47 - ÉGLISE - EXT. - JOUR.

Le clocher de l'église. On descend le long de la façade pour cadrer le buggy de CORINNE qui est stationné devant. MARIE est assise sur le banc, seule. Elle attend.

48 - ÉGLISE - INT. - JOUR.

On avance lentement dans la nef déserte, en direction du confessionnal d'où proviennent des chuchotements.

49 - CONFESSIONNAL - INT. - JOUR.

Gros plan du visage défilé de CORINNE, à travers la grille. Elle est au bord des larmes.

CORINNE

J'étais juste en train de lui recoudre son pantalon, mon Père..

LE CURÉ

(Perplexe.) Il n'y a aucun mal à recoudre un pantalon, ma fille.

CORINNE

Oui, mais il a cru.. (Les larmes commencent à couler, mais son visage reste impassible comme si elle ne se rendait pas compte qu'elle pleure.)
C'est affreux.. Je pourrai jamais le dire.

LE CURÉ

Il n'y a aucun péché que Dieu ne puisse comprendre et pardonner, mon enfant.

CORINNE

Oh, celui-là, ça m'étonnerait qu'il comprenne.

LE CURÉ

Dites toujours.

CORINNE

(Prenant son souffle.) Eh bien, il a cru...

Elle lui murmure rapidement quelque chose à l'oreille.

LE CURÉ

(Se signant.) Seigneur Jésus ! Le péché lui a infecté l'esprit !

CORINNE

Qu'est-ce que je peux faire, Monsieur le Curé ?

LE CURÉ

Il faut extraire le poison de son âme. Allez vous expliquer avec lui.

CORINNE

Mais on ne peut pas lui parler, mon Père ! Il s'est enfermé dans l'entrepôt, et il ne veut voir personne.

LE CURÉ

Le Démon l'aura rendu aveugle. Prions le Seigneur pour qu'il lui ouvre les yeux. (Il joint les mains.) "Notre Père qui Êtes aux cieux.."

CORINNE l'accompagne dans sa prière.

50 - RUE DU VILLAGE - EXT. - JOUR.

Le buggy descend la grand-rue. CORINNE et MARIE sont assises côte à côte.

MARIE

Ça commence à jaser fort au village. Ils veulent organiser des neuvaines devant l'entrepôt. Le monde pense que Wilfred a perdu la raison. On est pas habitué par ses coutumes étrangères... Ça s'est jamais vu ici un homme abandonner sa femme sans la permission de Monsieur le Curé.

CORINNE

Quand on prend un mari, c'est comme si on achetait une marchandise et qu'on ne la découvre qu'une fois rentrée chez soi, en ouvrant le paquet !

MARIE

Mais dans l'entrepôt, il ne pourra pas tenir éternellement.

CORINNE

Oh oui. Il a toute la marchandise qu'il a ramenée de Saint-Pierre et de quoi se saouler pendant plusieurs années.

Le buggy s'arrête devant la boulangerie. BIG JOHN s'approche, un peu penaud.

BIG JOHN

Heu... Je ne voulais pas t'achaler avec ça, mais les Américains commencent à s'énerver. Ils trouvent que le travail prend du retard. S'il n'y a rien à faire, ils aimeraient bien retourner chez eux jusqu'à ce que le travail reprenne. Ils m'ont envoyé pour...

CORINNE

Ça va Big John, j'ai compris. Dis à tout le monde de passer. J'vais les payer et on les rappellera quand les affaires reprendront.

Visiblement soulagé, BIG JOHN repart. CORINNE regarde en direction de l'entrepôt, l'air du défi sur le visage.

51 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR.

L'entrepôt est barricadé comme une forteresse. Il y a des planches en travers des fenêtres, des planches encore derrière la porte, avec juste une ouverture grande comme une meurtrière. Des gens stationnent par petits groupes qui gonflent avec le temps, attendant que quelque chose se passe. Il règne une atmosphère de siège... JÉRÉMIE, l'instituteur, s'avance en brandissant un mouchoir blanc noué autour d'un bâton, sous l'œil admiratif de ses élèves groupés à distance.

JÉRÉMIE

(Criant.) WILFRED ! C'est moi, Jérémie !

Le canon d'un fusil pointe à travers la meurtrière, tandis que la voix de WILFRED s'élève, menaçante.

WILFRED (off)

Reste où tu es. Qu'est-ce que tu veux ?

JÉRÉMIE

(Prenant une pose héroïque.) Au nom du village. Au nom de tous tes amis... Rendez-vous ! Rends-vous, Wilfred !

WILFRED

(Off, terrible.) MERDE !!!

À voix basse, les élèves répètent entre eux le mot « merde ». Un d'eux demande à un autre étudiant - toujours à voix basse : « Qu'est-ce que ça veut dire merde ? »

JÉRÉMIE

(Battant en retraite vers ses élèves, extasié.) Comme à Waterloo ! Voilà un exemple de la culture française ! (Levant un doigt solennel.) N'oubliez jamais !

Brouhaha dans la foule : « *Qu'est-ce qu'on va faire ?* », « *On pourrait peut-être le faire communier de force !* ». « *Monseigneur l'Evêque est habitué avec les gens de la ville... si on lui téléphonait ?* », « *C'est vrai ça ! Il est déjà allé à Rome... c'est dans son pays ça !* »

De leur buggy, CORINNE et MARIE contemplant la scène.

CORINNE

S'il est aussi idiot, il peut bien retourner chez sa mère, je m'en sacre.

52 - ENTREPÔT - INT. - JOUR.

WILFRED est au-dessus des fleurs qui sont dans un triste état, à son image. Il a une barbe de deux jours, le teint terreux.

WILFRED

(Tripotant une rose défraîchie.) Mais qu'est-ce que vous avez toutes ? Vous n'allez pas me laisser tomber vous aussi... Si vous continuez comme ça, je vous change toutes pour des cactus. Voilà, des cactus !

53 - BOULANGERIE/MARCHÉ PUBLIC - INT. - JOUR.

Une dizaine d'hommes attendent, en ligne, à la porte qui mène à l'arrière-boutique. CORINNE retranscrit des chiffres dans le livre des comptes. Elle sort, d'une petite boîte métallique, l'argent, le compte et en remet à une main tendue. L'homme se retire, un autre prend sa place. Elle lève les yeux, les rabaisse aussitôt, un peu de gêne dans le mouvement. Elle écrit des chiffres dans le livre.

MARK

Je suis tellement désolé, Corinne !

CORINNE

Ce n'est pas de ta faute. Tu n'as pas à t'excuser. Prends ton argent et... (Elle baisse les yeux sur son carnet.) ... on verra pour la suite.

MARK voudrait bien avoir quelque chose à dire. Il s'en va. CORINNE lui jette un rapide coup d'œil.

Il ne reste plus que BIG JOHN, TCHÉTCHÉ et ROSIE. Ils sont tous très mal à l'aise. La tristesse se lit dans les yeux de ROSIE.

BIG JOHN

(Pointant les deux autres.) On s'est dit qu'on pouvait attendre si tu veux.

CORINNE

Ben non, on va tout régler aujourd'hui. Je ne sais pas combien de temps il va faire l'enfant.

Elle remet de l'argent à BIG JOHN et TCHÉTCHÉ. ROSIE est restée accotée au cadre de porte.

CORINNE

Toi aussi, tu as droit à ta part.

Elle lui tend une liasse d'argent qui correspond à ce que tout le monde a reçu. ROSIE s'approche prend les billets... puis va se blottir dans les bras de CORINNE.

54 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR.

Plus tard, lorsque le soleil se couche, nous pouvons entendre VIEUX RENARD et son petit-fils qui, tambour battant, accompagne les chants plaintifs de son grand-père. On sent bien que c'est une fin de journée automnale.

55 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR.

Un tracteur tirant une charrette s'approche. Et voilà que PAUL-ÉMILE s'avance à son tour à la tête de sa nombreuse famille, tous blottie dans la charrette. Il descend du tracteur. VIEUX-RENARD et son petit-fils interrompent leur repas. Les trois dames-prière en faction arrêtent temporairement leurs litanies pour le saluer. PAUL-ÉMILE, d'un geste des épaules, les interroge sur l'humeur de WILFRED. Celles-ci lui répondent en reprenant leurs prières. PAUL-ÉMILE parcourt les quelques mètres le séparant de l'entrepôt. Il a la démarche joyeuse d'un homme qui sait, qu'avec lui, tout va s'arranger. Devant les portes, il prend un air solennel.

PAUL-ÉMILE

Wilfred ! Ouvre ta maudite porte ou je la fais sauter ! (Murmurant à la porte pour ne pas être entendu des autres.) Tu sais qu'il me reste au moins trois grenades et tu sais que c'est pas ta petite barricade qui y pourra quelque chose.

Mais tout le monde a entendu. Murmures d'effroi dans la foule.

WILFRED (off)

Entre, c'est ouvert.

PAUL-ÉMILE disparaît dans l'entrepôt. La porte se referme. Les gens se regardent en murmurant : Que va-t-il se passer ?

Pénombre. WILFRED est assis au fond, un fusil de chasse sur les genoux.

PAUL-ÉMILE

Pose ce fusil. On va régler ça entre hommes.

WILFRED

(Il pose le fusil par terre.) Il est pas chargé.

PAUL-ÉMILE

T'en as fait des niaiseries !

WILFRED

Tant mieux. Tu bois un coup ?

Il se lève, prend sur une étagère une bouteille d'alcool et deux verres sales qu'il remplit à ras bord. Sa main tremble. Nous nous rendons compte qu'il a beaucoup bu.

WILFRED

Elle avait qu'à pas me faire cocu.

PAUL-ÉMILE

Elle t'aime.

WILFRED

Elle m'aimait, oui, avant l'arrivée de l'Amerloque, bien entendu ! On aurait jamais dû rendre ce service-là à Lindsay (II boit.) Pourquoi, qu'est-ce qu'elle dit ?

PAUL-ÉMILE

Elle dit que tu te fais des idées pour rien.

WILFRED

Mon œil... (Un temps.) ... qui, lui, ne me trompe pas.

PAUL-ÉMILE

C'est justement dans ton œil qu'il est, le mal, mon pauvre Wilfred.

WILFRED

Mon œil va très bien. (Il se touche le front, puis le cœur.) C'est là que j'ai mal. Et là.

PAUL-ÉMILE

C'est une fille bien qui ne l'a pas toujours eu facile, mais qui a su résister aux intempéries de la vie avec force.

WILFRED

Pourquoi me racontes-tu ça ? Tu penses m'attendrir avec un pastiche de la Belle au bois dormant ?

PAUL-ÉMILE hausse les épaules en signe d'impuissance, et change de tactique.

PAUL-ÉMILE

Des fois, je me demande si t'es pas un peu idiot sur les bords. T'as tort, mais admettons que t'aies raison. Je dis : admettons. Tu sais ce que tu fais ? Tu retournes à la maison, tu lui gueules dessus un bon coup pour qu'elle 'recommence plus... et tout le monde est heureux... toi le premier, et elle après. (Il "cale" son verre d'alcool.) C'est pas une bonne idée que t'as eue là ?

WILFRED

(Hochant la tête.) Je ferai ça, tiens !

PAUL-ÉMILE

Oui, tu la sermonnes fort avec menace de la quitter définitivement... Bing, bang... Pas trop, juste ce qu'il faut. Et pis on en reparle plus.

WILFRED

(Se rasseyant.) Ça me rendra pas mon honneur !

PAUL-ÉMILE

(Hors de lui.) Ton honneur ! Ah oui, c'est vrai, j'oubliais que Monsieur est un héros !

Avec des héros comme toi, pas étonnant qu'y ait toujours la guerre, dans ton pays. Quand vous avez une petite affaire à régler, faut que vous dérangiez le monde entier !

WILFRED

(Lamentable.) Tout m'est bien égal, maintenant, tout.

PAUL-ÉMILE

Arrête de chialer ! (Il le saisit par les revers de son veston et le lève de force.)
Écoute-moi tu t'arranges avec ta femme, ou bedon tu quittes la place ! Ramasse tes affaires et va la rejoindre. Elle t'attend.

WILFRED se dirige en chancelant vers la porte que PAUL-ÉMILE ouvre toute grande.

57 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR.

PAUL-ÉMILE apparaît sur le seuil. Mouvement de foule. Un grand silence se fait.

PAUL-ÉMILE

(Levant les mains.) Ça va, il va sortir.
Vous pouvez rentrer chez vous.

Soudain, un cantique s'élève. Toutes les têtes se tournent vers.. une procession qui s'approche. En tête, LE CURÉ, en habits sacerdotaux, avec sur le visage l'air confit des grandes circonstances. Il est flanqué de deux enfants de chœur qui balancent des encensoirs. Un groupe de paroissiennes leur emboîte le pas en chantant à pleine voix un chant sacré. Il passe devant CORINNE qui est toujours devant la boulangerie.

CORINNE

(Portant la main à sa bouche.) Oh ! Non ! Pas aujourd'hui !

Le cortège fait halte devant l'entrepôt, au moment précis où WILFRED montre son nez. Le face-à-face dure à peine une seconde. WILFRED recule comme s'il avait vu le diable, et la porte claque.

LE CURÉ se retourne et ouvre grands les bras.

LE CURÉ

Prions, mes frères !

Tout le monde s'agenouille... sauf VIEUX RENARD qui ouvre les bras, et commence des incantations que reprend le petit-fils.

Furieuse, CORINNE entre dans la boulangerie en claquant la porte. MARIE arrive avec le buggy et jette un regard triste en direction de CORINNE. Elle vient pour partir au moment où CORINNE ressort, un regard de feu dans les yeux.

MARIE

Corinne, ça va ?

Elle est trop concentrée pour répondre. Elle monte dans le camion, démarre et fonce vers l'entrepôt. La panique gagne la populace réunit à proximité en voyant le camion qui se rapproche à grande vitesse.

58 - CAMION - INT. - JOUR.

CORINNE conduit à fond de train, le pied au plancher, les mains serrées sur le volant.

CORINNE

(Entre ses dents.) WILFRED ÉTIENNE McENROY,
t'as pas le droit de me faire ça.

Le camion arrive à toute allure, bloque ses roues, patine et s'immobilise, le capot tourné vers l'entrepôt.

59 - ENTREPÔT - EXT. - JOUR.

Sans arrêter le moteur, CORINNE descend d'un bond et marche à grands pas vers la porte. Sur son visage, une détermination qui annonce de graves conséquences.

CORINNE

WILFRED ! T'AS DIX SECONDES !

Rien. Aucun visage chez les gens présents ne bouge, suspendu à ce que va faire CORINNE. Elle fait demi-tour, remonte dans la cabine, enclenche la vitesse, fait rugir le moteur... et fonce droit sur l'entrepôt. La façade vole en éclat, dans un vacarme infernal,

créant un trou béant. VIEUX-RENARD est ravi. Il affiche un large sourire.

60 - ENTREPÔT - INT. - JOUR.

CORINNE arrête le moteur. Silence. WILFRED émerge piteusement, hébété, clignant des yeux, couvert de débris et de plâtras. Après quelques instants, CORINNE ouvre sa portière, sort, la referme et va s'appuyer dos au camion. Elle regarde tout autour. Bien entendu, tout est sens dessus dessous.

CORINNE

C'est bien ton nouvel arrangement !

WILFRED

Oui... et en général, c'est assez tranquille.

CORINNE a un petit sourire nerveux. Elle détourne la tête vers l'extérieur.

CORINNE

Mais, il y a quelque chose qui me dit que ça ne sera pas très chaud cet hiver.

WILFRED

Ouais... Y a quelques petits trous à boucher encore, mais...

Elle a les yeux pleins d'eau toujours accompagnés par cet étrange phénomène où son visage reste impassible. Il s'approche d'elle, penaud.

WILFRED

Ne pleure pas. J'ai fait le con. J'ai laissé mes émotions prendre toute la place et j'arrivais pas à m'en débarrasser.

CORINNE

Je ne pleure pas. J'ai seulement un excédent d'eau dans les yeux. (Il lui pose de petits baisers sur les yeux, sur la bouche.) Quand j'étais petite, j'avais promis à mes frères que je pleurerais jamais pour un homme.. Et je tiendrai parole toute ma vie !

WILFRED

(Un petit sourire au coin de la bouche.) Ah, ça... je te crois.

CORINNE

(Les yeux agrandis.) T'aurais fait la même chose si ça avait été Annie ?

WILFRED

Je ne sais pas, mais je sais que, des fois, je me demande si je te mérite.

CORINNE

(Elle lui prend le bras et le dirige vers la porte du camion.) Allez, monte. On rentre à la maison.

Le camion passe devant l'assemblée, qui ne trouve rien de mieux à faire que d'applaudir, et s'éloigne vers le soleil couchant.

FONDU.

GÉNÉRIQUE DE FIN DE L'ÉPISODE 6